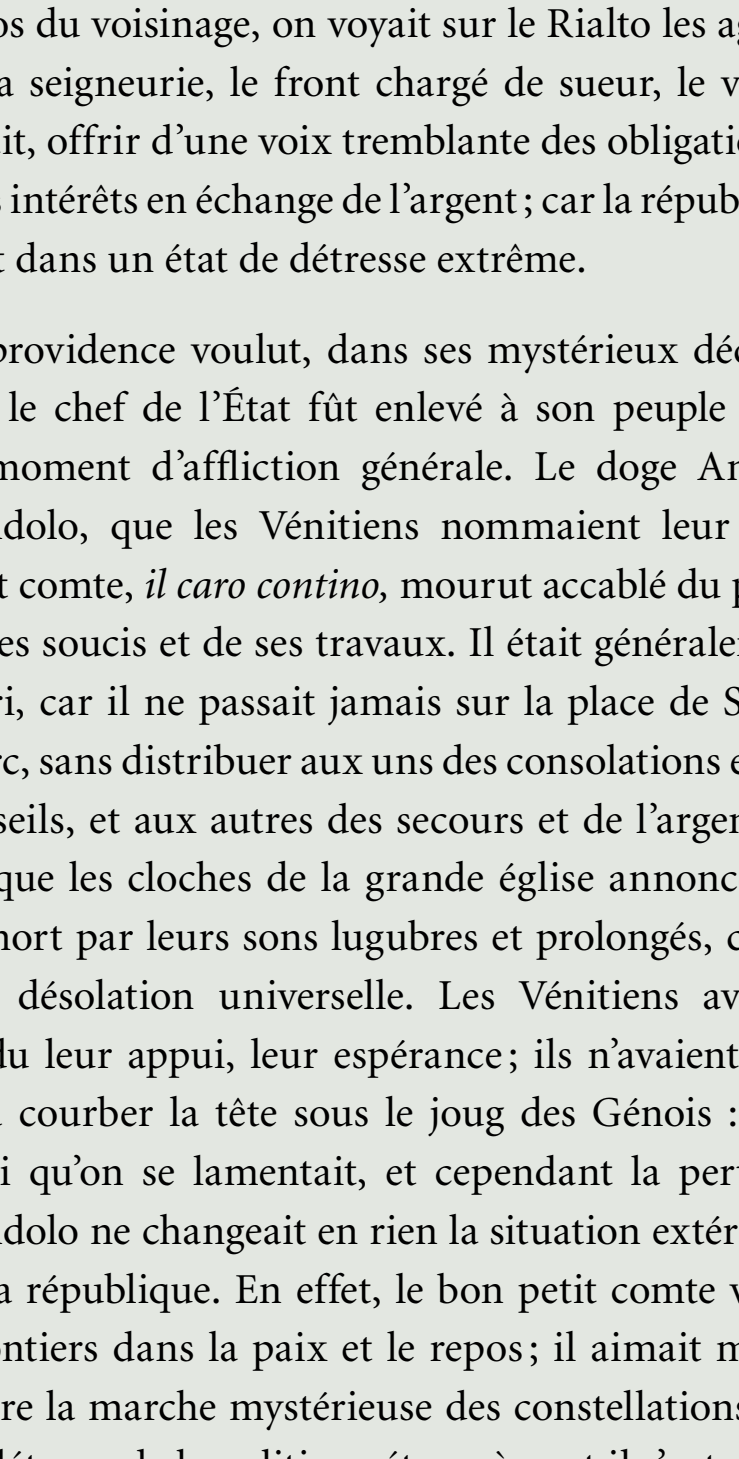


Ernst Theodor Amadeus Hoffmann

Marino Falieri

Traduit par François-Adolphe Loève-Veimars

Vertiges
AVEC VOS COLLECTES ÉDITEUR



HOFFMANN PAR LUI-MÊME

Ernst Theodor Amadeus Hoffmann (1776-1822)

I

IL Y A BIEN LONGTEMPS, et si je ne me trompe, c'était au mois d'août de l'année 1354; le brave amiral génois, Paganino Doria, battit les Vénitiens, et surprit leur ville de Parinzo. Ses galères bien armées couraient des bordées dans le golfe de Venise, semblables à des bêtes de proie affamées qui vont et viennent pour mieux happer leur victime. Le peuple et la seigneurie de Venise étaient saisis d'un effroi mortel. Tous les hommes en état de marcher prirent l'épée ou la rame. Les troupes se rassemblèrent dans le port Saint-Nicolo. Les navires, les arbres, les pierres, tout fut employé pour encombrer la rade et empêcher l'approche de l'ennemi; et tandis que le bruit des armes retentissait au milieu du tumulte, que les masses qu'on lançait à la mer réveillaient tous les échos du voisinage, on voyait sur le Rialto les agents de la seigneurie, le front chargé de sueur, le visage défat, offrir d'une voix tremblante des obligations à gros intérêts en échange de l'argent; car la république était dans un état de détresse extrême.

La providence voulut, dans ses mystérieux décrets, que le chef de l'État fût enlevé à son peuple dans ce moment d'affliction générale. Le doge Andrea Dandolo, que les Vénitiens nommaient leur cher petit comte, *il caro contino*, mourut accablé du poids de ses soucis et de ses travaux. Il était généralement chéri, car il ne passait jamais sur la place de Saint-Marc, sans distribuer aux uns des consolations et des conseils, et aux autres des secours et de l'argent; et lorsque les cloches de la grande église annoncèrent sa mort par leurs sons lugubres et prolongés, ce fut une désolation universelle. Les Vénitiens avaient perdu leur appui, leur espérance; ils n'avaient plus qu'à courber la tête sous le joug des Génois : c'est ainsi qu'on se lamentait, et cependant la perte de Dandolo ne changeait en rien la situation extérieure de la république. En effet, le bon petit comte vivait volontiers dans la paix et le repos; il aimait mieux suivre la marche mystérieuse des constellations que les détours de la politique étrangère, et il s'entendait mieux à conduire la procession du saint jour de Pâques qu'à mener une armée. Il s'agit alors de nommer un doge qui réunît les talents militaires d'un général à la sagesse d'un magistrat. Les sénateurs s'assemblèrent donc, mais on ne vit que des visages abattus, aux regards fixes, aux yeux mornes et à demi fermés. Où trouver un homme qui prit le gouvernail d'une main ferme? Le vieux sénateur Marino Bodoceri prit enfin la parole.

« L'homme que vous cherchez, dit-il, vous ne le trouvez pas parmi nous; mais tournez vos regards vers Avignon, sur Marino Falieri que nous y avons envoyé pour féliciter le pape Innocent sur son exaltation à la chaire de saint Pierre; lui seul peut nous arracher de la ruine une main menacée. Il faut le nommer doge. Vous m'objecterez que ce Marino Falieri est déjà âgé de quatre-vingts ans, que ses cheveux et sa barbe se sont argentés, que la couleur rubiconde de son nez et de ses joues atteste plutôt l'excellence du vin de Chypre qu'il a festoyé, que la vigueur de son intelligence; mais ne vous arrêtez pas à ces apparences. Souvenez-vous de la brillante valeur que ce Marino Falieri a déployée, comme provéditeur de la flotte sur la mer Noire; rappelez-vous l'éminence de ses services qui lui ont valu, des procurateurs de Saint-Marc, le don de la riche comté de Valdemarino. »

Bodoceri peignit si vivement le mérite de Falieri, que toutes les voix se réunirent sur ce choix. Plus d'un sénateur parla, il est vrai, de la colère bouillante de Marino Falieri, de son esprit dominateur, de son opiniâtreté; mais on leur répondit que tous ces défauts étaient ceux de la jeunesse, et que dès longtemps ils étaient effacés dans un vieillard octogénaire. D'ailleurs les acclamations du peuple étouffèrent toutes les paroles de blâme : ne sait-on pas que, dans les crises violentes, un choix bizarre est toujours regardé par la multitude comme une inspiration du ciel?

Le défunt petit comte, avec toute sa bonté, et toute sa douceur, fut bientôt oublié, et chacun se disait : — Par saint Marc, ce Marino aurait dû depuis longtemps être notre doge; l'orgueilleux Doria ne serait pas aujourd'hui dans nos lagunes. Des soldats mutilés étendaient leurs moignons en s'écriant : — C'est Falieri qui a battu Morb-Hassan, dont le pavillon dominait la mer Noire! Et partout où le peuple s'assemblait, on se racontait les vieilles actions d'éclat de Falieri, et on poussait de grands cris de joie, comme si déjà Doria eût été vaincu. Il arriva en outre, Dieu seul sait comment, que Nicolo Pisani, qui avait fait voile pour la Sardaigne, revint sans rencontrer la flotte de Doria, et que son retour fit éloigner les vaisseaux de Gènes dont on attribuait le départ à l'influence du terrible nom de Falieri. Ce fut alors parmi le peuple une jubilation fanatique; on résolut de recevoir le nouveau doge avec des honneurs inouïs. La seigneurie avait envoyé à Vérone douze nobles avec une suite nombreuse; ils étaient chargés de l'attendre, et de lui annoncer son élévation. Quinzé barques de l'État, richement ornées, sous le commandement de Taddeo Giustiniani, fils du podestat de Chioggia, allèrent prendre le doge à Chioggio, et l'emmenèrent en triomphe à Saint-Clément, où l'attendait le Bucentaure.

Au moment où Marino Falieri allait monter sur le Bucentaure, c'était le soir du 3 octobre, à l'heure du coucher de soleil, un devant misérable étalé étendu sur le pavé de marbre, devant le péristyle de la Dogana. Quelques haillons de grosse toile rayée dont la couleur n'était plus reconnaissable, et qui semblaient avoir appartenu à un vêtement de marin, tels que les portaient le bas-peuple et les rameurs, pendaient en lambeaux autour de son corps amaigri, et laissaient voir une peau si blanche et si délicate, que peu de nobles en auraient pu montrer une semblable sous leurs chemises bordées de points de Venise. Sa maigreur ne montrait aussi que mieux la juste proportion de ses membres, et en contemplant ses cheveux d'un châtain clair, qui retombaient en désordre sur un front gracieux, ses yeux bleus que la misère avait creusés, son nez aquilin et sa bouche qui s'abaissait à chaque extrémité des lèvres, on pouvait facilement se convaincre qu'un destin ennemi avait précipité d'un rang élevé ce jeune étranger dans les dernières classes de la populace.

Il était donc étendu au pied des colonnes de la Dogana; la tête appuyée sur son bras droit, il jetait sur la mer des regards ternes et sans expression. À voir son immobilité, on eût dit un cadavre apporté par la vague, s'il n'eût exhalé de temps en temps un profond gémissement. Il lui était sans doute arraché par la douleur que lui causait son bras gauche enveloppé de lambeaux sanglants, et qui pendait sur le pavé.

Tous les travaux avaient cessé, le bruit des ouvriers et des marchands ne se faisaient pas entendre, tout Venise voguait au-devant de Falieri dans des milliers de barques et de gondoles, et le malheureux étranger restait abandonné sans secours. Mais, au moment où sa tête affaiblie retombait sur le marbre, et où ses paupières allaient se clore, une voix cassée lui cria plusieurs fois : — Antonio! mon cher Antonio! L'étranger releva péniblement la moitié de son corps, et soulevant sa tête vers les colonnes de la Dogana, derrière lesquelles la voix semblait partir, il répondit avec effort : — Qui donc m'appelle? quelle âme charitable vient jeter mon cadavre à la mer, car je vais mourir?

Une petite vieille s'approcha lentement du jeune homme blessé et le regarda quelque temps : — Pauvre enfant, dit-elle, tu veux mourir ici, lorsqu'un jour d'or se lève pour toi! Vois là-bas à l'horizon ces longues bandes de feu, elles t'annoncent des conques de sequins; mais il faut manger, mon cher Antonio, manger et boire, car c'est la faim qui t'a jeté sur ce pavé! ton bras est guéri, il est déjà guéri. — Laisse-moi mourir en paix, dit l'étranger qui reconnut une mendiant avec laquelle il avait quelquefois partagé sa dernière pièce de monnaie, laisse-moi; oui, c'est la faim plutôt que ma blessure qui m'a fait perdre mes forces : depuis trois jours, je n'ai pas gagné une *quattrino*. Je voulais gagner le cloître là-bas et tâcher d'obtenir quelques cuillerées de soupe, mais tous mes camarades sont partis. Il ne s'en est pas trouvé un seul qui m'ait pris par pitié dans sa barque; je suis tombé ici, et sans doute que je ne me relèverai jamais. — Eh! eh! dit la vieille, pourquoi se désespérer tout de suite? tu as soif, tu as faim? J'ai le remède à cela. Voici de beaux poissons séchés que j'ai achetés aujourd'hui sur le Zecca, voici de la limonade et un joli pain blanc. Bois et mange, mon fils; nous verrons ensuite ton bras.

En effet, la vieille mendiant avait tiré toutes ces choses du sac qui pendait sur son dos, comme une capuce; elle les lui présenta. À peine Antonio eut-il mouillé de la fraîche boisson ses lèvres brûlantes, que la faim se réveilla en lui avec une force nouvelle. Il dévora les provisions qu'on lui offrait. Pendant ce temps, la vieille avait découvert le bras blessé; elle trouva la blessure grave, mais en bon état de guérison; et elle la couvrit d'un onguent qu'elle amollit en la réchauffant de son haleine. — Mais qui donc t'a si rudement frappé, mon pauvre garçon? dit-elle. Antonio entièrement remis, et en qui le feu de la vie s'était ranimé, était déjà debout, le poing fermé et les yeux étincelants. — Ah! s'écria-t-il, ce coquin de Nicolo voulait me tuer parce qu'on m'avait jeté un misérable *quattrino* dont il avait envie. Tu sais, vieille, que je gagnais rudement ma vie en portant les ballots des barques et des navires dans le magasin allemand, dans le Fontego... — Dans le Fontego, dans le Fontego! répéta la vieille. — Tais-toi, si tu veux que je parle, reprit Antonio; et il continua : J'avais assez gagné pour m'acheter un habit neuf et entrer parmi les gondoliers. Comme j'étais toujours de bonne humeur, et que je ne manquais pas de jolies chansons, je gagnais un peu plus que mes camarades. Cela les rendit jaloux, et ils me poursuivirent sans cesse en m'appelant hérétique et chien d'Allemand. Enfin, il y a quatre jours, comme j'aidais, auprès de Saint-Sébastien, à tirer une barque sur la grève, ils m'attaquèrent à coups de pierres et de bâtons, ils m'attaquèrent à coups de pierres et de bâtons. Je défendis vigoureusement ma peau; mais ce rusé de Nicolo vint par derrière, me frappa de sa rame, qui toucha ma tête et me blessa si fort au bras que j'en tombai comme mort. Heureusement que tu es venue me secourir et me donner à manger. Vois comme je me sers bien de mon bras; je vais ramer aussi vigoureusement que jamais.

Antonio imita avec prestesse les gestes d'un rameur, et reprit sa veste en lambeaux qui était restée à terre; puis il s'éloigna, sans écouter la vieille qui lui cria : — Rame bien, mon fils, rame encore une fois, ce sera la dernière!

Antonio ne fit nulle attention aux paroles de la vieille, car le plus magnifique des spectacles s'était déroulé devant lui. Le Bucentaure doré, avec le lion adriatique sur ses pavillons flottants, s'avavançait à bruyants coups de rames, comme un cygne majestueux. Entouré par des milliers de barques et de gondoles, il semblait lever fièrement sa tête royale sur cette multitude d'embarcations qui sillonnaient humblement les flots autour de lui. Le soleil du soir jetait des rayons éclatants sur la mer et au-delà de Venise, qui semblait plongée dans les flammes. Tandis qu'Antonio, oubliant ses chagrins, contemplant avec ravissement cette scène brillante, un sourd murmure, qui s'élevait dans les airs, ne tarda pas à retentir au loin en prenant un accent plus terrible. La tempête arriva sur un rideau de nuages sombres, et les vagues s'élevèrent avec fureur. En un clin d'œil, les barques et les gondoles se trouvèrent dispersées. Le Bucentaure, que sa construction rendait incapable de résister à l'ouragan, se balança au gré de la violence des flots, et un cri de terreur retentit jusqu'au rivage.

Antonio aperçut en ce moment un petit canot amarré à la rive. Il s'y élança aussitôt, le détacha, et, saisissant la rame, il se dirigea hardiment vers le Bucentaure. Sauvez, sauvez le doge! lui criaient-ils de toutes parts; car, durant un orage, une légère embarcation est plus sûre dans ces canaux que les navires d'une grande dimension; aussi se présenta-t-il un grand nombre de barques qui accoururent de toutes parts pour sauver les jours de Marino Falieri. C'était à Antonio que le ciel avait réservé cette faveur, et sa barque fut la seule qui parvint à s'approcher du Bucentaure. Le vieux Marino Falieri, accoutumé à de pareils dangers, s'élança sans hésiter du haut de sa magnifique galère dans le petit canot du pauvre Antonio, qui le porta en peu de minutes à la place de Saint-Marc. La cérémonie s'acheva dans l'église, où le doge se rendit, les vêtements et la barbe encore inondés par l'eau salée. Le peuple, ainsi que la seigneurie, frappés de terreur par les funestes événements, au nombre desquels on compta comme d'un sinistre présage la méprise qui fit passer le doge entre les deux colonnes où l'on exécutait les criminels; le peuple garda un morne silence; et ce jour, commencé avec allégresse, se termina dans une tristesse profonde.

Persone ne semblait songer au sauveur du doge, et Antonio n'y songeait pas lui-même, tant il était accablé de fatigue et de douleur; il ne fut que plus étonné lorsqu'un des gardes du duc vint le trouver sur les degrés où il s'était étendu, et l'introduisit à travers tout le palais dans la chambre du doge. Le vieux Falieri s'avança au-devant de lui avec bienveillance, et, lui montrant deux sacs d'argent qui se trouvaient sur une table, il lui dit : — Mon fils, prends ces trois mille sequins; s'ils ne te suffisent pas, je t'en donnerai davantage : mais accorde-moi la grâce de ne jamais reparaitre à mes yeux.

À ces mots, des éclairs jaillirent des yeux du vieillard, et son visage se colora d'une rougeur nouvelle. Antonio, fort étonné, ne laissa pas, avant que de s'éloigner, de prendre les deux sacs qu'il croyait avoir bien légitimement gagnés.

II

LE LENDEMAIN, dès le matin, tandis que le vieux Falieri, dans tout l'éclat de sa grandeur nouvelle, contemplant du haut du balcon de son palais le peuple qui s'exerçait tumultueusement au manœuvre des armes, Bodoceri, son ami d'enfance, entra dans la chambre du doge, plongé dans ses rêveries. — Ah! Falieri, s'écria le vieux compagnon d'armes du duc de Venise, quelles sont donc les pensées qui germent dans ton cerveau, depuis que le bonnet recourbé le couvre? Falieri, se réveillant comme d'un rêve, s'avança d'un air amical au-devant de son ami. Il se souvint que c'était à Bodoceri qu'il devait la dignité de doge, et ces paroles résonnèrent à ses oreilles comme un reproche. Il s'efforça de surmonter son orgueil en lui adressant quelques paroles de remerciement, et il se mit aussitôt à parler des mesures de défense qu'il était forcé de prendre et qui absorbaient toutes ses pensées. — Quant aux choses que l'État attend de toi, dit Bodoceri en souriant, il nous sera loisible dans quelques heures d'en parler longuement, au milieu du conseil qui va s'assembler. Je ne me suis pas rendu de grand matin auprès de toi pour chercher les moyens de battre l'audacieux Doria, ou de rappeler à la raison Louis de Hongrie qui jette de nouveau un œil de convoitise sur nos ports de la Dalmatie. Non, Marino; je n'ai pensé qu'à toi-même, et, ce que tu n'aurais pas deviné sans doute, je suis venu pour te parler de ton mariage. — Comment, dit le doge en lui tournant le dos et en jetant un regard impatient sur la mer, comment as-tu pu songer à pareilles choses? Le jour de l'Ascension est encore éloigné. Alors, je l'espère, les ennemis de Venise seront vaincus, le lion adriatique triomphera de nouveau sur la mer qui l'a vu naître, et ma chaste fiancée trouvera en moi un époux digne d'elle. — Ah! s'écria Bodoceri avec impatience, tu me parles de la cérémonie de l'Ascension, où le doge se marie avec la mer Adriatique, en jetant, du haut du Bucentaure, un anneau dans ses vagues; toi, vieux marin, tu ne connais pas d'autre fiancée que cet humide élément dont hier encore tu as éprouvé l'inconstance! Non, Marino; je songeais à un hymen plus doux, je pensais que tu serais marié avec une fille de la terre, et de plus belle que tu puisse trouver. — Tu rêves, répondit Falieri, sans se détacher de la fenêtre, tu rêves, Bodoceri. Moi, me marier! le vieillard de quatre-vingts ans, chargé de travaux et de fatigues, est à peine capable d'aimer! — Arrête, Falieri! ne te calomnie pas toi-même. Tu es chargé d'années, sans doute; mais n'as-tu pas dans ta vieillesse toute la vigueur d'un jeune homme? portes-tu une épée moins lourde que celle de nos adolescents, ou graves-tu les marches du palais ducal d'un pas moins léger que le plus jeune de tes pages? — Non, par le ciel! s'écria Falieri en quittant brusquement la fenêtre. Non, par le ciel! je ne ressens aucune des atteintes de la vieillesse. — Eh bien! donc, bois encore à longs traits toutes les jouissances que t'offre la terre. Éleve celle que je t'ai choisie au rang de dogaresse, et les femmes seront forcées de la reconnaître pour la première en vertu et en beauté, comme les hommes te reconnaissent pour le plus vaillant et le plus sage. — Alors Bodoceri lui fit le portrait de la beauté qu'il lui destinait, et le colora de touches si vives que le vieux Falieri l'interrompit, plein d'impatience, pour lui demander où se trouvait ce modèle de perfection.

Cette femme, dit Bodoceri, c'est ma nièce chérie. — Quoi! s'écria Falieri, ta nièce qui se maria avec Bertuccio Nénolo de Trévise? — Tu penses à ma nièce Francisca? ce n'est pas elle, c'est sa fille. Tu sais que Nénolo périt dans un combat naval. Francisca s'enleva alors dans un couvent de Rome, et me laissa sa fille Annunziata que je fis élever dans la retraite à Trévise. — Y songes-tu? dit Falieri avec humeur. Tu veux que j'épouse la fille de ta nièce! Combien d'années se sont écoulées depuis le mariage de Nénolo? Annunziata doit compter à peine seize ans. Lorsque j'étais podestat à Trévise, Nénolo ne

songeait pas encore à se marier, et il y a de cela... – Vingt-cinq ans, dit Boderi en riant. Annunziata est une fille de dix-neuf ans, belle comme l'aurore, simple, modeste et d'une innocence extrême, car elle n'a jamais parlé à un homme; elle t'aimera comme son père, et elle te donnera son cœur sans partage. – Je veux la voir! dit le doge, dont les yeux s'animent d'un feu nouveau. Je veux la voir!

Son désir fut accompli le même jour; car, à l'issue du conseil, l'habile Boderi conduisit secrètement sa nièce Annunziata dans les appartements du doge. Le vieux Falieri resta comme éperdu à la vue des charmes de la jeune Vénitienne, et il eut à peine la force d'exprimer ses desirs, Annunziata s'agenouilla avec pudeur devant le vieillard couronné, et lui dit à voix basse, en baisant sa main avec respect : – Oh! mon seigneur, puisque vous daignez m'admettre à vos côtés sur votre siège royal, je serai toute ma vie votre fidèle servante, et mon bonheur sera de contribuer au vôtre.

Le vieux Falieri était hors de lui de bonheur et de joie et il se sentit tellement ému lorsque Annunziata saisit sa main pour l'embrasser, qu'il en tomba presque sans force sur son fauteuil. Boderi ne perdit pas un moment. L'union du doge avec Annunziata fut résolue; mais comme le vieux Falieri craignait les sarcasmes des nobles Vénitiens, on convint que le mariage aurait lieu dans le plus grand mystère, et que quelques jours après la dogaresse serait présentée publiquement à la seigneurie, comme si elle se fût mariée à Trévise, où Falieri avait séjourné en se rendant en ambassade à Avignon.

III

JETONS MAINTENANT nos regards sur un jeune homme d'une mine fière et gracieuse, vêtu avec goût, qui se promène sur le Rialto, une bourse pleine de sequins dans sa main, et qui s'entretient tout à tour avec des Juifs, des Turcs, des Grecs et des Arméniens; il détourne son front soucieux, revient rapidement sur ses pas, s'arrête tout à coup, revient encore, et se jette enfin dans une gondole qui le conduit à la place Saint-Marc, où il se met à errer les yeux baissés, sans remarquer, sans soupçonner plus d'un doux murmure qui s'échappe, à son passage, entre les somptueuses draperies de plus d'un balcon des palais voisins. Qui reconnaîtrait dans ce jeune homme, cet Antonio qui, peu de jours auparavant, était couché, couvert de haillons, sur les degrés de marbre de la *dogana*?

Bonjour, mon fils, bonjour! lui cria la vieille mendiante qui était assise devant l'église de Saint-Marc. – Antonio, qui ne l'avait pas aperçue, s'arrêta et prit dans sa bourse une poignée de sequins qu'il se disposa à lui jeter. – Laisse-la ton or, lui cria la mendiante; ne suis-je pas assez riche? Mais si tu me veux quelque bien, fais-moi faire une capuce neuve, car celle que je porte n'est plus en état de résister au vent et à la pluie! Mais surtout, mon fils, garde-toi d'aller au Fontego, – au Fontego!

Antonio regarda attentivement ce visage jaune, sillonné de rides, et lui cria avec humeur : – Tu peux m'épargner toutes ces folies, vieille sorcière! – Mais au moment où il prononça ces mots, la mendiante tomba sans mouvement du haut des marches sur lesquelles elle était assise. Antonio courut à elle, la reçut dans ses bras et la releva avec précaution. – Ah! mon fils, dit-elle d'une voix plaintive, quel horrible mot tu as prononcé! ah! tue-moi plutôt que de le répéter : tu ne sais pas combien tu as déshonoré le cœur de celle qui t'aime comme son enfant!

À ces mots, la vieille mendiante s'enveloppa la tête de l'étoffe de laine brune qui pendait sur ses épaules, et se mit à soupirer et à gémir comme si elle eût été atteinte de mille douleurs. Antonio se sentit involontairement ému, il prit le bras de la vieille et la conduisit sous le portail de l'église où il la fit asseoir sur un banc de marbre. – C'est à toi, dit-il, que je dois mon bonheur, car sans toi, je serais encore dans la misère, je n'aurais pas sauvé le vieux doge et je n'aurais pas reçu cette belle bourse de sequins. Parle, que puis-je donc faire à mon tour pour ton bonheur?

La vieille mendiante le regarda avec tendresse. – Mon enfant, dit-elle, ne te souvient-il plus du temps où tu te trouvais tout le jour sur cette place, attendant une aubaine, et travaillant pour gagner un misérable salaire?

Antonio soupira profondément; il prit place auprès de la vieille et lui dit : – Ah! ma mère, je sais trop bien que je suis né de parents qui vivaient dans l'aisance; mais j'ignore entièrement qui ils étaient et comment je les ai quittés. Je me souviens d'un homme de belle taille, qui me prenait souvent dans ses bras et qui me comblait de caresses, ainsi que d'une charmante femme qui me plaçait chaque jour dans une couche bien douce et bien molle. Tous deux me parlaient dans un langage étranger dont j'avais retenu quelques paroles. Lorsque j'étais rameur, mes camarades me disaient toujours qu'à mes yeux, qu'à mes cheveux et à ma tournure, il était facile de s'apercevoir que j'étais d'origine allemande. Je le crois aussi. Le souvenir le plus vif qui me soit resté de ce temps passé, c'est celui d'une nuit de terreur dans laquelle je fus réveillé d'un sommeil profond. On allait et on venait dans la maison; on ouvrait, on fermait des portes; je fus saisi d'inquiétude et je me mis à pleurer. La femme qui avait soin de moi accourut aussitôt, m'arracha du lit, me ferma la bouche avec sa main, m'enveloppa dans un drap et s'échappa avec moi. Dès ce moment, il existe une lacune dans mes souvenirs. Je me retrouve dans une somptueuse maison, située au milieu d'une contrée agréable. Je vois l'image d'un homme que j'appelai mon père, et dont le portrait était noble et fier. Il parlait italien, ainsi que tous les gens de la maison. Il y avait plusieurs semaines que je n'avais vu mon père, lorsqu'un grand nombre d'hommes de mauvaise mine entra dans la maison et y mit tout en désordre. Ils m'aperçurent et me demandèrent ce que je faisais dans cette demeure. – Je suis Antonio, le fils de la maison, leur répondis-je. Ils se mirent à rire aux éclats, me dépouillèrent de mes beaux vêtements, et me chassèrent en me menaçant de me battre si je reparaisais dans ce lieu. Je m'enfuis en gémissant. À cent pas de là, je rencontrai un vieil homme que je reconnus pour un des serviteurs de mon père adoptif. – Viens, Antonio, pousse garçon, dit-il en me prenant la main. La maison nous est fermée pour toujours; il faut que nous tâchions tous deux de trouver notre pain. À ces mots, le vieillard m'emmena. Il n'était pas aussi pauvre que semblait le témoigner ses haillons. À peine fûmes-nous arrivés à Venise que je le vis tirer des sequins de son misérable pourpoint, pour faire le métier de bancouteur sur le Rialto. Il fallait toujours que je l'accompagnasse, et il ne faisait jamais un marché sans demander une bagatelle pour son *figliolo*. Je me trouvais fort bien avec cet homme, qu'on nommait le père Blaunas; mais cela ne dura pas longtemps. Tu te souviens sans doute, ma mère, du terrible tremblement de terre qui ébranla les tours et les palais de Venise, et qui fit sonner les cloches de Saint-Marc comme si elles eussent été ébranlées par des mains de géant; sept ans se sont à peine écoulés depuis cette catastrophe. Je m'échappai heureusement, avec le vieillard, de la maison que nous habitions et qui s'écroula derrière nous. Toutes les affaires avaient cessé; le silence le plus profond régnait sur le Rialto, et, pour combler nos maux, un souffle contagieux vint menacer la ville! On apprit que la peste avait été apportée du Levant en Sicile, et qu'elle exerçait ses ravages dans la Toscane. Cependant Venise n'en était pas encore atteinte. Un jour, le vieux Blaunas commerça sur le Rialto avec un Arménien; ils étaient d'accord sur leur marché et se serrèrent cordialement les mains. Mon protecteur avait cédé à bas prix quelques marchandises à l'Arménien, et il demandait, comme de coutume, une bagatelle *per il figliolo*. L'Arménien, homme d'une haute stature, avec une barbe épaisse, je crois encore le voir, me regarda d'un air amical, m'embrassa et me mit dans la main une couple de sequins que je m'empressai de glisser dans ma poche. Nous regagnâmes en gondole la place Saint-Marc. En chemin, mon protecteur me demanda les deux ducats, et moi je prétendis que je devais les garder, puisqu'il avait plu à l'Arménien de m'en faire présent. Le vieillard prit de l'humeur; mais, tandis qu'il me grondait, je remarquai que son visage se couvrait d'une teinte jaune et terreuse, et que ses discours devenaient de plus en plus incohérents. Arrivé sur la place, il s'agita comme un homme ivre, et bientôt il tomba mort devant le palais ducal. Je me jetai sur son corps en poussant de grands cris. Aussitôt le peuple accourut, et on entendit murmurer de toutes parts le terrible nom de peste. À ce mot, la foule se dispersa, et chacun se hâta de prendre la fuite. Pour moi, je me sentis frappé d'un étourdissement subit, et ma vue devint faible et confuse. En revenant à moi, je me trouvai dans une vaste salle, étendu sur un mince matelas, enveloppé d'un drap de laine; autour de moi trente ou quarante figures pâles et étiques étaient étendues sur des couches semblables. J'appris plus tard que des moines compatissants, qui gondaient de San-Marco, m'avaient recueilli dans leur gondole et m'avaient transporté au Giudecca, dans le cloître de San-Giorgio Maggiore où les bénédictins avaient établi un hôpital. La force de la malédiction m'avait ravi la mémoire de tout ce qui s'était passé. Les moines ne purent me dire autre chose, sinon qu'on m'avait trouvé près du père Blaunas qui venait d'expirer. Peu à peu je recueillis mes pensées, et je me rappellerai ma vie antérieure; mais ce que j'ai raconté, ma mère, c'est là tout ce que j'en sais : je suis seul dans le monde, et quel que soit mon sort, je ne puis espérer d'y trouver le bonheur! – Mon frère, mon cher Tonino, dit la vieille; contente-toi de ce que le destin veut bien t'accorder présentement. – Hélas! dit Antonio, il est encore quelque chose qui tourmente ma vie, qui me poursuit sans relâche, et qui me perdra tôt ou tard. Un désir inexprimable, un besoin dévorant pour une chose que je ne puis nommer, que je ne puis définir, s'est emparé de mon être depuis que j'ai quitté cet hôpital. Quand, au milieu de ma carrière, je revenais après les fatigues du jour, me reposer sur le lit le plus dur, le sommeil m'y attendait toujours, et les songes venaient rafraîchir mes paupières, par les douces images de bonheur qu'ils m'accordaient jusqu'à mon réveil. Maintenant je suis étendu sur de moelleux coussins, et nul travail ne consume mes forces; mais je sens que mon existence me pèse, et je ne trouve plus ce sommeil qui charmait autrefois tous mes maux. En vain, je cherche à savoir pourquoi la vie me paraissait si belle autrefois, et pour quoi elle me paraît aujourd'hui aussi sombre. Le désespoir me gagne en songeant que j'ignore même le bonheur auquel j'aspire avec tant d'ardeur! – Tonino, mon cher Tonino, dit la vieille, qui semblait vivement compatir aux peines d'Antonio, tu te désespères parce que tu as connu des moments heureux dont le souvenir même s'est effacé en toi? Pauvre enfant! Viens, conduis-moi à la mer.

Antonio prit la vieille presque involontairement, et la conduisit à travers la place Saint-Marc. Tandis qu'ils marchaient, la vieille mendiante lui dit à voix basse : – Antonio, vois-tu ce sang naître de sang, sur le pavé? Oui, du sang! De ce sang naîtront de belles roses rouges pour te former une couronne! pour toi et pour ta bien-aimée! Ô seigneur du ciel, quel nuage de lumière que celui qui s'avance vers toi en souriant! Tonino, ses bras blancs comme la neige s'ouvrent pour te recevoir. Antonio! enfant fortuné! conduis-toi avec courage, et tu pourras cueillir des myrtes au crépuscule, des myrtes pour la jeune veuve qui sera ta fiancée. Mais ils ne fleurissent qu'à minuit; entends-tu bien les murmures des vents du soir, les gémissements de la mer qui s'agite? Prends ta rame, hardi gondolier, prends ta rame!

Antonio se sentit frappé d'effroi en entendant ces singuliers discours. Ils étaient arrivés auprès de la colonne qui porte le lion adriatique. Antonio s'arrêta et dit à la vieille mendiante d'un ton rude et mécontent : – Arrête-toi, vieille sorcière, tu tiens moi des discours moins obscurs. Tu m'as prédit le bonheur qui devait m'advenir en sauvant le doge, il est vrai; mais aujourd'hui, que me parles-tu de jeunes veuves, de myrtes, de roses et de fiancées? Veux-tu me tromper ou m'exciter à faire quelque folie? Tu auras une capuce neuve, le pain, les sequins, tout ce qu'il te plaira, mais laisse-moi m'éloigner en paix.

À ces mots, Antonio voulut la quitter, mais la mendiante le retint par son manteau : – Tonino, dit-elle, ne me regarde pas ainsi, ou je cours à l'extrémité de la place me précipiter dans la mer! Reste près de moi, mon fils, mon cœur est oppressé; il faut que je t'épanche dans le tien. Mets-toi là, mon fils, et écoute-moi quelques instants.

Antonio s'assit avec humeur au pied de la colonne, et se mit à examiner son livre de compte dont les feuilles blanches témoignaient du zèle avec lequel il suivait le commerce qu'il avait entrepris de faire sur le Rialto. Tonino, dit la vieille, n'as-tu donc jamais pensé que tu pouvais m'avoir vu jadis? – Je t'ai déjà dit, répondit Antonio sans lever les yeux, que je suis senti entraîné vers toi; mais n'attribue pas ce penchant à ta vieille figure; car, quand je vois tes yeux noirs étincelants, ton nez pointu, tes lèvres pâles, et tes cheveux gris épars, je frissonne et je sens que tu employes peut-être quelques moyens ténébreux pour m'attirer. – Ô seigneur du ciel! s'écria la mendiante au désespoir. Accuser de sortilège celle qui a sauvé ton enfance des dangers qui la menaçaient; car, cette femme dont le souvenir est restée dans ton âme, Tonino, cette femme n'était autre que moi. – Crois-tu donc m'abuser, vieille insensée? les souvenirs de mon enfance sont encore vivants dans ma mémoire; cette femme charmante, je crois encore la voir devant mes yeux, avec son visage frais et coloré, ses yeux doux et étincelants, les cheveux bruns et sa main blanche et potelée. Elle avait à peine trente ans; et toi, ne comptes-tu pas déjà près d'un siècle? – Ô Dieu du ciel! s'écria la vieille, mon Tonino a oublié sa fidèle Marguerite! – Marguerite? murmura Antonio, Marguerite! ce nom résonne à mon oreille, comme un air longtemps oublié. Mais non, il n'est pas possible! – Il n'est que trop possible, Tonino! Cet homme qui te comblait de caresses, c'était ton père, et la langue que nous parlions ensemble était la langue allemande. Ton père avait été un riche marchand d'Augsbourg. Sa jeune et jolie femme mourut en te donnant le jour. Il se retira alors à Venise, pour fuir le lieu où il avait perdu celle qu'il chérissait, et il m'emmena avec lui. J'étais ta nourrice. Dans cette nuit fatale, où ton père succomba sous un destin funeste, je parvins à te sauver : un noble Vénitien t'accueillit. Mon père, ancien chirurgien, m'avait fait connaître les propriétés des plantes curatives; mais à cette science je joignais un don particulier, celui de lire dans l'avenir, comme dans un miroir éloigné et confus, et je prédis souvent involontairement les événements futurs. Lorsque je me trouvais seule dans Venise, je songeai à me servir de mon art pour gagner ma vie. Je guérisais en peu de temps les maux les plus invétérés; et bientôt ma réputation se répandit dans toute la ville. La jalousie des charlatans qui vendent leurs pilules sur le Rialto et sur la Zecca, se réveilla. Ils m'accusèrent d'avoir fait un pacte avec Satan, et le peuple les écouta. Bientôt je fus arrêtée, et traduite devant le tribunal ecclésiastique. Tonino, quelles affreuses tortures il me fallut endurer! Je les soutins courageusement. Mes cheveux blanchirent, mon corps se contourna, mes mains et mes pieds devinrent semblables à ceux d'une momie. L'estrapade, cette horrible invention de l'enfer, m'arracha enfin un aveu dont le souvenir me fait encore trembler aujourd'hui. Je fus condamnée à être brûlée vive, mais le grand tremblement de terre qui renversa les palais de Venise, m'ouvrit les portes de ma prison. Je sortis de ma retraite, à travers les débris, comme un spectre qui s'échappait de son tombeau. Ah! Tonino, tu me crois dans l'âge de la décrépitude; mais il n'en est rien. Ce corps amaigri, ce visage sillonné, ces cheveux argentés, ces pieds chancelants, ce n'est pas l'âge, c'est le martyre que j'ai enduré qui m'a réduite en peu de jours à cet état. Et ce frisson, ce rire involontaire qui fait dresser mes cheveux sur ma tête, c'est le résultat des dernières tortures que j'ai endurées, qui me cause encore sans cesse des convulsions.

— Femme, dit Antonio, il me semble que je dois ajouter foi à tes paroles. Mais, qui donc était mon père, quel était son nom, et quel sort éprouvait-il dans cette nuit funeste? Quel est celui qui me recueillit, et que m'arriva-t-il dans ma vie qui m'est resté inconnu? Quand tu m'auras dévoilé tous ces mystères, alors je pourrai te croire. – Tonino, dit la vieille en soupirant, je dois te taire toutes ces choses; mais bientôt, bientôt tu les connaîtras. Demeure loin du Fontego; du Fontego, tu m'entends! – Mauvaise femme! s'écria Antonio. Tu parleras, ou... À ces mots, il fit un signe menaçant. Mais la vieille mendiante retint son bras, en lui disant : – Arrête, malheureux enfant! Tu oublies que j'ai eu soin de ton enfance, que j'ai sauvé ta vie! Antonio se frappa le front avec violence, et s'éloigna rapidement.

IV

C'ÉTAIT UN MERVEILLEUX spectacle de voir le vieux doge Marino Falieri avec sa jeune et brillante épouse. Il était encore droit et robuste, mais avec une barbe grise, mille plis sur son visage bruni, les yeux rougis et le front soucieux; elle, la grâce même, ses traits exprimaient une douceur céleste; une aimable dignité était répandue sur son front ombragé par les nombreux anneaux d'une belle chevelure brune; sa tête s'inclinait doucement sur son sein, sa taille fine et légère, une admirable créature féminine, qui semblait descendue du ciel, sa patrie. On connaît ces figures d'anges que les anciens peintres savaient si bien représenter et saisir; telle était Annunziata. Pouvait-il advenir autrement que chacun de ceux qui la voyaient tombassent dans l'estase et dans le ravissement, et que tous les jeunes patriciens de la signoria fussent frappés au cœur par la belle dogaresse? Annunziata se vit bientôt entourée d'adorateurs dont elle recevait publiquement et aimablement les discours flatteurs et entraînants. Son âme pure n'avait compris les rapports qui l'unissaient à son noble époux, que dans le sens d'une vénération et d'une soumission parfaite; et elle se plaisait à se regarder avec la plus humble de ses servantes. Pour lui, il était tendre et bienveillant auprès d'elle; il la pressait sur son sein glacé, il la nommait sa chérie, il lui faisait présent de mille raretés; ses moindres desirs étaient des ordres pour lui; et Annunziata, touchée de tant de soins, ne pouvait avoir même la pensée de trahir ce vieillard, qui la comblait de tant de biens. Aussi toutes les adorations restaient sans fruit. Mais aucun patricien ne brûlait d'un amour aussi violent pour la belle dogaresse, que Michaële Sténo. Bien que fort jeune, il remplissait la place importante de directeur du conseil des quarante; et sa beauté, autant que son rang, lui donnait l'assurance d'une victoire prochaine. Il ne redoutait point le vieux Falieri; et, en effet, le vieux guerrier semblait, depuis son mariage, avoir perdu toute sa bouillante colère et son impétuosité. On le voyait sans cesse assis auprès de sa belle Annunziata, paré des plus riches vêtements, artistement brodés et découpés; de ses yeux surmontés de touffes grises s'échappaient des larmes pleines de tendresse, et il la contemplait avec ardeur, demandant dans son ravissement si quelque autre que lui pouvait se vanter de posséder une semblable épouse. Au lieu du ton rauque et violent qu'il prenait jadis, ses lèvres s'agitaient à peine pour parler, et ses expressions étaient toujours des plus cordiales. Qui eût reconnu, dans ce vieillard amolli et amoureux, ce Falieri qui à Trévise, dans une folle fureur, frappa l'évêque au visage, le jour de la procession du Saint-Sacrement? Cette faiblesse, qu'une fois accrut, enflema davantage l'audace de Michaële Sténo. Annunziata semblait ne pas comprendre ce qu'attendaient les regards ardents de Michaële, sans cesse attachés sur elle; et le calme de la dogaresse mettait celui-ci au désespoir. Il songea aux moyens les plus téméraires, et parvint à lier une intrigue d'amour avec une des femmes d'Annunziata, qui le reçut secrètement pendant la nuit. Il crut ainsi s'être frayé un chemin jusqu'à la dogaresse; mais le ciel fit retomber le crime sur la tête de son auteur. Il arriva qu'une nuit le doge, qui venait de recevoir la fatale nouvelle de la bataille que Nicolo Pisani venait de perdre à Portolongo contre Doria, se promenait dans son insomnie sous les galeries du palais ducal. Tout à coup il aperçut une ombre qui semblait s'échapper de l'appartement d'Annunziata et se diriger vers les degrés. Il la suivit en toute hâte : c'était Michaële Sténo qui sortait de chez sa maîtresse. Une horrible pensée pénétra dans l'âme de Falieri; et il s'élança le stylet à la main, sur Sténo, en prononçant le nom d'Annunziata. Mais

Sténo, plus agile et plus vigoureux que le doge, lui échappa, en le renversant sur le carreau, et s'enfuit en répétant avec un éclat de rire : – Annunziata! Annunziata! Le vieillard se releva au désespoir, et se dirigea, le cœur déchiré, vers l'appartement de la dogaresse. Tout y reposait en silence. Il frappa, une camariste étrangère, et non pas celle qui avait l'habitude de veiller auprès d'Annunziata, ouvrit la porte. – Qu'exige de moi mon noble époux à cette heure inaccoutumée? dit avec une douceur angélique Annunziata, qui avait déjà revêtu un léger vêtement.

Le vieillard la regarda longtemps; puis il leva ses deux mains vers le ciel et s'écria : – Non, une telle perfidie n'est pas possible! – Qu'est-il impossible, mon noble époux? demanda Annunziata frappée du ton et des paroles du vieillard. Mais Falieri, sans lui répondre, se tourna vers sa suivante et lui dit : – Pourquoi Luiga ne veille-t-elle pas ici comme d'ordinaire? – Luiga, répondit la suivante, a voulu changer avec moi cette nuit; elle repose dans la première chambre, tout proche des degrés. – Près des degrés! s'écria Falieri avec joie, et il s'éloigna précipitamment pour se rendre à la chambre de Luiga. Celle-ci ouvrit après quelque hésitation; mais, en voyant le visage enflammé, les yeux étincelants du doge, elle tomba sur ses genoux nus, et avoua sa honte qu'une élégante paire de gants de cavalier oubliés sur un fauteuil, et une forte odeur d'ambre, trahissaient suffisamment. Le lendemain, le doge écrivit à Sténo qu'il eût à se garder d'approcher du palais ducal et de la personne de la dogaresse, sous peine de bannissement... Rien n'égalà la fureur de Sténo, forcé de s'éloigner de la dogaresse; quelquefois il l'apercevait sur son balcon, s'entretenant gaiement avec de jeunes patriciens; dans son aveugle rage, il s'imaginait qu'elle n'avait repoussé ses hommages que parce que d'autres adorateurs avaient été plus heureux que lui, et il exprima hautement sa façon de penser à cet égard. Soit que le vieux Falieri eût appris quelques-uns des projets de Sténo, soit que l'apparition nocturne qu'il avait vue, lui semblât un avertissement du ciel, soit enfin que l'extrême différence d'âge le rendit soupçonneux et inquiet, il devint tout à coup sombre et défiant, tous les démons de la jalousie l'aiguillonnèrent à la fois, et il enferma Annunziata au fond de son palais, où elle resta cachée à tous les yeux. Bodoceri prit la parti de sa nièce, et fit de vifs reproches à Falieri; mais toutes ses représentations furent vaines. Ce changement arriva peu avant le jour du *giovedì grasso*. C'était l'usage dans les fêtes populaires, qui avaient lieu en ce jour, que la dogaresse prit place auprès du doge, sous un dais placé devant la place qui avoisinait le palais. Bodoceri représenta au doge qu'il choquerait toutes les traditions s'il s'obstinait à ensevelir ce jour-là Annunziata dans sa retraite. – Crois-tu, lui répondit le vieux Falieri irrité, que je craigne de me voir enlever mon trésor, et que je ne compte plus sur ma bonne épée pour le défendre? Mon ami, tu te trompes; demain, je paraîtrai solennellement avec Annunziata sur la place Saint-Marc, afin que le peuple contemple la dogaresse; et au jour du *giovedì grasso*, elle recevra solennellement le bouquet qu'un hardi navigateur lui apportera du haut des airs.

En parlant ainsi le doge songeait à une coutume des plus antiques. Le jour du *giovedì grasso*, un homme du peuple, placé dans une machine semblable à un petit navire, monte le long d'une corde qui plonge dans la mer et qui est attachée à l'extrémité du clocher de la tour de Saint-Marc, et de là descend avec la rapidité d'une flèche jusque sur la place où sont assis le doge et la dogaresse à qui il présente un bouquet de fleurs. Le lendemain, le doge fit ce qu'il avait annoncé. Annunziata se revêtit de ses habits les plus magnifiques, et s'achemina vers la place Saint-Marc avec le doge, environné des patriciens de la Seigneurie, de ses pages et de ses gardes. On se pressa, on se foula à en périr, pour voir la belle dogaresse, et ceux qui parvenaient à l'apercevoir se répandaient en témoignages d'admiration et de plaisir. Mais la légèreté vénitienne fit qu'au milieu de ces folles expressions de ravissement, on entendit des vers satiriques et des brocards sur le vieux Falieri et sa jeune épouse. Pour Falieri, il marchait immobile et sans témoigner aucune inquiétude, dans qu'il vit de toutes parts des regards brûlants de désir dirigés sur sa belle dogaresse. Arrivés au portique du palais, d'où les gardes chassaient avec peine la foule de peuple, on ne trouva plus que quelques groupes de citoyens distingués auxquels on n'avait pu défendre l'entrée de la cour intérieure du palais. Au moment où la dogaresse parut dans cette cour, un jeune homme qui s'était appuyé contre un pilier s'écria : – Ô Dieu du ciel! et il tomba sans mouvement sur le pavé de marbre. On s'empressa autour de lui, et on l'environna de telle sorte, que la dogaresse ne put le voir; mais elle pâlit, chancela, et les soins qu'on lui prodigua la préservèrent à peine d'un évanouissement. Le vieux Falieri se mit à maudire l'inconnu avec violence, et pressant dans ses bras son Annunziata, dont la tête se penchait languissamment, il l'entraîna dans ses appartements.

V

PENDANT CE TEMPS, le peuple s'était rassemblé autour du jeune homme que l'on croyait mort, et il se passa une scène singulière. Au moment où on se disposait à l'emporter, une vieille femme couverte de haillons se fit jour à travers la foule, et s'écria : – Laissez-le, laissez-le; il n'est pas mort! Elle s'agenouilla alors auprès de lui, posa sa tête sur son sein, et lui frotta doucement le front, en le nommant des noms les plus doux. En contemplant l'affreuse figure ridée de la vieille, qui se penchait sur le charmant visage du jeune homme, dont les traits étaient pâles et immobiles; en voyant les sales et hideux haillons de la mendiante, qui flottaient sur les riches habits du bel adolescent; ces mains osseuses et décharnées, qui se promenaient sur ce front blanc et uni, il semblait que ce fût dans les bras de la mort même que reposait cet enfant. Un effroi involontaire s'empara des assistants; un grand nombre d'entre eux s'éloigna en silence, et il n'en resta que quelques-uns qui le portèrent à une gondole que leur indiqua la vieille mendiante. La barque s'éloigna rapidement et les conduisit tous deux vers une modeste demeure.

Lorsque Antonio se réveilla de son évanouissement, il aperçut quelques gouttes de une liqueur spiritueuse. – Tu es donc auprès de moi, Marguerite? lui dit-il. Ah! tant mieux. Qui donc, si ce n'est toi, m'eût donné tant de soins? Oh! pardonne-moi d'avoir douté un instant de la vérité de tes paroles. Oui, tu es bien Marguerite, qui m'a nourri, qui a eu soin de mon enfance. Ne t'ai-je pas dit qu'un charme obscur dominait tout mon être? Mais un rayon de lumière a paru à mes yeux et m'a plongé dans un ravissement indicible. Maintenant je sais tout. – Tout! Bertuccio Nénolo ne fut-il pas mon père adoptif? Ne m'éleva-t-il pas dans sa maison de plaisance auprès de Trévise? – Hélas! oui, répondit la vieille, ce fut Bertuccio Nénolo, le grand homme de mer que les vagues engloutirent au moment où il se couvrait de gloire. – Ne m'interromps pas, dit Antonio; écoute patiemment. J'étais heureux auprès de Bertuccio, je portais de beaux vêtements; la table était toujours préparée pour moi lorsque j'avais faim; et, quand j'avais fait mes trois prières, je pouvais gaiement folâtrer dans le bois et dans la prairie; tout près de la maison se trouvait un bois de pins frais et sombre, rempli de parfums et de mélodies. Un soir que j'étais las de bondir et de sauter, j'allai m'asseoir sous un grand arbre au moment où le soleil se couchait; et je me mis à contempler le ciel bleu. Peut-être fût-ce l'effet de la vapeur des herbes aromatiques sur lesquelles j'étais étendu, mais je fermai les yeux sans le vouloir, et je tombai dans un affaissement semblable au sommeil d'où un léger bruit vint tout à coup me tirer. Je me relevai; un ange, un enfant céleste était auprès de moi, me regardait en souriant, et me dit d'une voix douce : «Eh quoi! tu dormais paisiblement, et la mort, la méchante mort était auprès de toi!» Tout près de moi, en effet, était étendue une vipère dont la tête était fracassée; l'enfant avait tué le reptile en le frappant d'une branche de noyer, au moment où il se disposait à dérouler ses anneaux et à s'élaner sur moi. Je savais qu'autrefois les anges descendaient du haut du ciel pour sauver les hommes d'un danger pressant. Je tombai à genoux, et levai vers lui mes mains jointes : – Ah! m'écriai-je, tu es un ange de la lumière, que le Seigneur m'a envoyé pour me sauver de la mort. Mais la céleste créature étendit vers moi ses bras, et me dit en rougissant : «Je ne suis pas un ange, je ne suis qu'une petite fille, qu'un enfant comme toi!» Je me levai plein de ravissement, nous enlâçâmes nos bras, nos lèvres se rencontrèrent, et nous nous serrâmes étroitement en pleurant de joie et dans un doux silence. Tout à coup une voix claire s'écria dans le bois : – Annunziata, Annunziata! Il faut que je parte, ma mère m'appelle», murmura la jeune fille, et une douleur poignante s'empara de mon âme. – Ah! je t'aime tant, lui dis-je en versant des larmes qui tombèrent sur ses joues brûlantes. «Je te chéris aussi, cher enfant!» s'écria la jeune fille en déposant un dernier baiser sur mes lèvres. – Annunziata! cria-t-on de nouveau, et elle disparut dans les arbres. Vois, Marguerite, ce fut l'instant où l'amour jeta dans mon cœur la première étincelle d'un feu qui le consume encore! Peu de jours après je fus chassé de la maison. Le père Blaunas, à qui je parlais toujours de cet enfant céleste qui m'était apparu, et dont je croyais toujours entendre la douce voix dans le frémissement des arbres, dans le murmure des sources, dans le murmure mystérieux de la mer quand elle est calme; le père Blaunas me dit que cette jeune enfant ne pouvait être que la fille de Nénolo qui était venue le voir avec sa mère Francesca, et qui était repartie le lendemain. Ô ma mère! Ô Marguerite! que le ciel vienne à mon aide! cette Annunziata, c'est la dogaresse!

À ces mots, Antonio s'enveloppa la tête en pleurant, et se mit à gémir en serrant de ses dents les coussins de sa couche. – Mon cher Tonino! dit la vieille, remets-toi, résiste avec courage à cette douleur insensée. Doit-on désespérer ainsi dans les poines d'amour, et pour qui donc s'épanouissent les fleurs d'or de l'espérance, si ce n'est pour les amants! Le soir, on ignore ce qu'apportera le matin, et ce qu'on pense en rêve arrive souvent dans la réalité. Vois, Antonio, tu ne m'écoutes pas; mais moi, je te prédis que l'amour te recevra sur la mer dans sa riante gondole. Patience, mon fils Tonino, patience!

VI

LE GIOVEDÌ GRASSO était arrivé. Des fêtes plus éclatantes que jamais devaient le célébrer. Une immense échafaud fut élevée sur la petite place San-Marco, pour un feu d'artifice d'un effet tout singulier, qu'un Grec avait inventé. Le soir le vieux Falieri vint se placer sur la galerie avec sa jeune femme dans tout l'éclat de sa beauté. Mais, au moment de s'asseoir sur le trône qui lui avait été préparé, il aperçut Michaël Sténo qui avait également pris place dans la galerie, et si près de la dogaresse, qu'il devait nécessairement être remarqué par elle. Brûlant de colère et animé de jalousie, Falieri lui cria d'une voix haute de s'éloigner; Sténo répondit par un geste menaçant, mais les gardes s'approchèrent aussitôt, et le forcèrent de quitter la galerie.

Cependant Antonio, que la vue d'Annunziata avait mis hors de lui-même, se fit jour à travers la foule, et se rendit, le cœur déchiré, sur le rivage de la mer où régnait une nuit sombre. Il songeait s'il ne vaudrait pas mieux pour lui de se jeter dans les flots glacés et d'y éteindre l'ardeur qui le dévorait, plutôt que de se laisser consumer par une douleur sans fin. Déjà il se trouvait involontairement sur la dernière marche du quai, et il se disposait à exécuter son projet fatal, lorsqu'une voix qui partait d'une petite barque lui cria : – Eh! bonsoir, messire Antonio! Au reflet des illuminations de la place, Antonio reconnu le joyeux Piéto, son ancien camarade, qui était assis dans la gondole, la tête couverte d'un bonnet surmonté de plumes et de clinquant, avec une casaque bariolée de rubans et un magnifique bouquet dans la main. – Bonsoir, Piéto, répondit Antonio, à quel seigneur vas-tu donc rendre visite dans ce brillant costume? Eh! messire Antonio, s'écria Piéto, je vais gagner mes trois sequins; je dois faire l'ascension à la tour de San-Marco, et en descendre pour porter le bouquet à la belle dogaresse. – Mais n'est-ce pas là un saut bien périlleux, ami Piéto? dit Antonio. – Sans doute, répliqua celui-ci, on peut se briser le cou, surtout aujourd'hui, car il faudra passer par un feu d'artifice. Le Grec dit, il est vrai, qu'il est arrangé de manière à ne pas m'enlever un cheveu de la tête, mais...

Piéto secoua la tête. Antonio s'élança dans la barque, et il vit alors que Piéto était tout près de la machine d'où montait la corde qui plongeait dans la mer. D'autres cordes, qui s'élevaient au milieu de la machine, se perdaient dans les nues obscures. – Écoute, Piéto, dit Antonio, après quelques moments de réflexion, écoute, camarade Piéto : si tu veux gagner aujourd'hui dix sequins sans mettre ta vie en danger, cela ne te conviendra-t-il pas davantage? – Eh! sans doute, répondit Piéto en riant. – Eh bien! reprit Antonio, voici dix sequins. Change d'habits avec moi et laisse-moi prendre ta place. Je monterai au lieu de toi. Cela te convient-il, maintenant?

Piéto secoua la tête et dit, en pesant l'or dans ses mains : – Vous êtes bien bon, messire Antonio, de me nommer encore votre camarade, et d'être aussi généreux : L'argent est sans doute fort agréable, mais remettre un bouquet dans les mains de la dogaresse, entendre sa douce voix, voilà véritablement pourquoi l'on risque sa vie. Allons, puisque c'est vous, j'y consens.

Ils changèrent précipitamment d'habits, et à peine avaient-ils fait cet échange, que Piéto s'écria : – Vite, dans la machine, le signal est donné. En ce moment la mer fut éclairée par le reflet brillant de cent gerbes de feu, et le rivage retentit du bruit de cent tonnerres. Antonio s'éleva avec la rapidité de l'éclair au milieu des clartés pétillantes d'un feu d'artifice, et s'abattit en un clin d'œil sur la galerie, devant la dogaresse. Elle s'éleva levée et avait fait un pas en avant; il sentit sa douce haleine se jouer sur ses joues; il lui présenta le bouquet, et dans ses transports il ne put retenir sur ses désirs brûlants et imprima des baisers ardents sur la main de la belle Annunziata, en prononçant mille fois son nom, comme s'il eût été dans le délire. Mais tout à coup la machine l'emporta avec la force du destin dont elle semblait l'organe, et, l'entraînant loin de sa bien-aimée, le rejeta vers la mer, où il tomba épuisé dans les bras de Piéto, qui l'attendait dans sa barque.

VII

SUR LE BALCON, tout était dans la confusion et dans le désordre. On avait trouvé un billet attaché sur le siège du doge. Il contenait ces mots, écrits en patois vénitien :

Il dose Falieri della bella muier.

I altri la gode é lui la mantien.

Le vieux Falieri tomba dans une violente colère, et jura que le plus rude châtement atteindrait le coupable. Tout à coup ses regards rencontrèrent ceux de Michaël Sténo, dont les flambeaux de la galerie éclairaient le visage ironique. Le doge ordonna aussitôt à ses gens de l'arrêter, comme auteur de cette injure; mais des cris s'élevèrent de toutes parts, et tous les nobles vénitiens qui se trouvaient présents, s'écrièrent que Falieri offensait à la fois la seigneurie et le peuple, en attaquant les privilèges de la noblesse et en troublant, par des ordres injustes, l'allégresse publique. Falieri ne s'était cependant pas trompé; car Michaël Sténo avoua courageusement l'action qu'il avait faite, en rejetant la faute sur le doge qui l'avait offensé le premier. La seigneurie était depuis longtemps mécontente d'un chef qui, au lieu de s'adonner, comme on l'attendait, aux soins de l'État, vivait dans la mollesse et dans les tracasseries d'un amour débile; et les nobles se trouvaient plus portés à excuser Sténo qu'à venger le doge de l'injure qu'il avait reçue. L'affaire fut portée du conseil des dix à la quarantaine dont Michaël était membre. Sténo avait déjà assez souffert, un bannissement d'un mois parut une peine suffisante pour expier son délit. Nous verrons quels résultats produisit l'amertume que ce jugement répandit dans le cœur du vieux doge.

Pour Antonio, il ne pouvait se remettre de l'impression qu'il avait éprouvée; et il désespérait de revoir jamais celle qu'il adorait en silence. Un jour la vieille revint d'un air joyeux, et, sans répondre à ses questions, se mit à faire cuire un baume dans lequel elle fit entrer mille ingrédients; puis elle s'éloigna en souriant. Elle ne revint que le soir. S'asseyant alors d'un air oppressé, dans un fauteuil, elle dit enfin, après un long silence : – Tonino, mon fils, devine un peu d'où je viens.

Antonio la regarda avec étonnement. – Tu ne devines pas? reprit la vieille. Eh bien! je viens de chez elle, de chez la belle Annunziata! – Ne m'ôte pas le reste de ma raison! s'écria Antonio; n'achève pas de me perdre! – Hélas! mon pauvre Tonino, ne sais-tu pas que je songe à toi sans cesse? Aujourd'hui, tandis que je passais sous les voûtes du palais, j'entendis le peuple parler du malheur qui était arrivé à la belle dogaresse. J'interrogeai ceux qui se trouvaient près de moi, on me répondit qu'un scorpion lui avait piqué le doigt dans le jardin, et que le docteur Basseggio, qui avait été mandé auprès d'elle, parlait de lui couper la main. Au même moment, un grand bruit se fit entendre sur les marches du palais, et un homme, poussé par les gardes, roula jusqu'au bas en se lamentant et en poussant de grands cris. Le peuple s'assembla autour de lui en riant hautement, et reconduisit avec des huées le docteur qu'il avait reconnu. C'est ainsi que le conseil de Basseggio avait été récompensé. Je courus aussitôt au logis; là je composai mon baume, et je revins promptement au palais. Le vieux Falieri sortait en cet instant de ses appartements. – Que veut cette vieille femme? me dit-il. Je lui répondis que je venais proposer un moyen pour guérir la belle dogaresse. Aussitôt il me regarda fixement, passa sa main sur sa longue barbe grise, et, me poussant par les deux épaules, il me fit entrer si précipitamment dans ses appartements, que j'eus peine à me tenir sur mes jambes. Ah! Tonino, la pauvre enfant était assise sur ses coussins, pâle, abattue, gémissante, et s'écriant d'une voix éteinte : – Oh! mon Dieu, le venin parcourt-il donc toutes mes veines? Je lui pris la main et je la débarrassai de toutes les ligatures du docteur, et j'appliquai mon baume. – Je me sens déjà soulagée, dit la plaintive colombe. – Cent sequins te sont réservés si tu sèves la dogaresse! s'écria le vieux Marino, et il quitta la chambre. Je restai trois heures à tenir sa petite main dans la mienne, à la frotter et à l'enduire de baume; alors la dogaresse se réveilla de l'assoupissement dans lequel elle était tombée; et cessa de se plaindre de sa douleur. Elle me regarda d'un air riant et prononça quelques mots de reconnaissance. – Noble dame, lui dis-je, le ciel vous rend ce que vous avez donné. N'avez-vous pas sauvé jadis un jeune enfant en tuant un scorpion qui était prêt à le percer de son dard? – Tonino, il eût fallu voir de quelle rougeur subite se couvrirent ses joues pâles, et de quel feu brillèrent ses yeux éteints. – Ah! bonne vieille, dit-elle, je ne l'ai pas oublié. Je n'étais alors qu'un enfant. C'était à la maison de plaisance de mon père, c'était un bel enfant : il me semble que je le vois encore. – Alors je lui parlai de toi, je lui dis que tu étais à Venise, que tu portais encore dans ton âme le souvenir de cet heureux moment; que, pour la contempler, pour voir un seul instant l'ange qui l'avait sauvé, tu avais risqué ta vie, et que c'était toi qui lui avais présenté le bouquet du *giovedì grasso*. – Ah! dit-elle, je l'ai senti, je l'ai deviné, lorsqu'il déposa sur ma main un baiser brûlant, il me sembla qu'un souvenir de bonheur se réveillait en moi. Amène-le-moi, que je le voie, ce bel enfant!

À ces mots de la vieille, Antonio se jeta à deux genoux, et s'écria : – Rigueur du ciel, laisse-moi la vie jusqu'à ce que je l'aie pressée une fois sur mon sein, et puis je pourrai mourir!

VIII

PLUSIEURS JOURS s'étaient écoulés. La dogaresse avait été guérie par le secours de la vieille; mais il était impossible de conduire Antonio auprès d'elle. En vain sa vieille nourrice cherchait à le consoler; il était tourmenté de mille peines, et il ne pouvait modérer son impatience. Dans son inquiétude, il parcourait en gondole tous les canaux, il errait sur toutes les places, et ses pas le rapprochaient toujours

involontairement du palais ducal. Un jour il aperçut, près du pont qui joint le palais du doge aux prisons, son ancien camarade Piétro appuyé sur sa rame bariolée; sa gondole amarrée aux colonnes du palais se balançait sur l'onde : cette embarcation était fort petite, mais surmontée d'une tente élégante, richement sculptée, ornée à la poupe du pavillon vénitien, et presque semblable, par ses dorures, au splendide Bucentaure. — Soyez le bienvenu, *signor Antonio!* s'écria Piétro. Vos sequins m'ont amené le bonheur. Antonio lui demanda d'un air distrait quel bonheur il lui avait procuré. — Ce n'est pas une petite fortune que la mienne! s'écria Piétro. Je ne suis rien moins que le gondolier du doge, que j'ai l'honneur de conduire chaque soir avec la dogaresse à la Giudecca, où il a une jolie maison. — Camarade, s'écria Antonio, veux-tu gagner encore dix sequins et même davantage? Laissez-moi prendre ta place.

Piétro chercha en vain à résister; il se vit forcé de céder aux instances d'Antonio et de le prendre pour son aide. Antonio s'éloigna et revint presque aussitôt en veste de rameur; au même instant le doge parut. — Quel est cet étranger? dit-il d'un air irrité à Piétro. Il se disposait à le chasser, mais le gondolier fit si bien qu'il persuada au vieux doge qu'il ne pouvait ramer sans son aide, et Antonio prit enfin place sur un des bancs de la gondole ducal. Le vieux Falieri, assis auprès de sa belle épouse, lui pressait tendrement les mains qu'il embrassait avec ardeur, et passait son bras autour de sa taille élancée. Arrivé au large, d'où la place Saint-Marc et la magnifique Venise se déployaient devant eux avec ses palais et ses tours altières, Falieri releva fièrement la tête et s'écria : — Eh bien! Annunziata, n'est-il donc pas beau de se promener sur la mer avec le seigneur, avec l'époux de la mer. Mais, ma belle, ne porte point de jalousie à l'épouse qui nous berce si humblement sur son dos. Écoute ce doux murmure des vagues; n'est-ce point là des paroles d'amour qu'elle adresse au fiancé qui la domine? tu portes mon anneau à ton doigt, Annunziata; mais cette autre épouse a aussi reçu un anneau de moi qu'elle conserve précieusement au fond de son lit humide.

— Ah! mon seigneur, répondit Annunziata, je frémis en songeant que vous vous êtes uni à ce froid et humide élément qui peut à chaque moment ouvrir son sein pour vous recevoir!

Le vieux Falieri se mit à sourire. — Tranquillise-toi, mon enfant, dit-il; on est mieux dans tes bras si doux que dans ceux de la vieille Amphitrite. Mais, n'est-il pas vrai, on est heureux de naviguer sur la mer avec l'époux de la mer?

Au moment où le doge prononçait ces paroles, une ombre éloignée se fit entendre, et une douce et belle voix d'homme s'éleva au-dessus du bruit des vagues, et chanta ces paroles :

*Ah! senza amare
Andare sul mare
Col sposo del mare
Non puo consolare.*

D'autres voix s'unirent à celle-ci, et les paroles furent alternativement répétées jusqu'à ce que le chant expirât au milieu du mugissement des vents. Le vieux Falieri sembla n'accorder aucune attention à ce concert, et il s'occupa d'expliquer à la dogaresse le but de la cérémonie qui avait lieu le jour de l'Ascension, où le doge s'unissait à la mer Adriatique en lui jetant un anneau du haut du Bucentaure.

Il parla des victoires de la république; il dit comment l'Istrie et la Dalmatie avaient été conquises sous le gouvernement de Pierre Urséolus II, et comment cette cérémonie avait pris son origine dans cette conquête. Mais si le doge ne s'occupa nullement du chant des musiciens, il n'en fut pas ainsi de la dogaresse; toute cette histoire fut perdue pour elle. Elle était tout attentive aux doux sons qui semblaient planer sur la mer, et lorsqu'ils cessèrent de se faire entendre, elle jeta autour d'elle de longs regards étonnés, comme quelqu'un qui se réveille d'un profond sommeil, et qui cherche à voir les images qui lui ont apparu en songe. — *Senza amare. — Senza amare. — Non puo consolare!* murmurait-elle doucement, et des larmes brillèrent dans ses yeux célestes, et des soupirs profonds faisaient soulever son sein. Le doge, toujours racontant, sortit de la barque tenant le bras de la dogaresse, et gagna sa maison de San-Giorgio Maggiore sans s'apercevoir qu'Annunziata était saisie d'un trouble extrême, et qu'elle était comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Un jeune homme en veste de rameur sonna d'une trompe formée d'une coquille, et à ce signe une autre gondole s'approcha. Pendant ce temps, une femme et un homme qui portaient un parasol s'étaient avancés, et ils accompagnèrent le doge et la dogaresse jusqu'au palais. La seconde gondole toucha la rive, et Marino Bodœri en sortit accompagné d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient des marchands, des artistes, ainsi que des gens de la dernière classe du peuple, et tous suivirent le doge.

IX

ANTONIO put à peine attendre le jour suivant, car il espérait recevoir un heureux message de sa chère Annunziata. Enfin la vieille arriva en boitant, s'assit avec lenteur dans un fauteuil, et croisant ses bras amaigris, elle s'écria : — Tonino, qu'est-il donc arrivé à notre pauvre colombe? En entrant aujourd'hui dans son appartement, je l'ai trouvée étendue sur ses coussins, les yeux à demi fermés, ne dormant pas, n'étant pas éveillée, ne se trouvant ni en santé, ni malade; je m'approchai d'elle : Noble Dogaresse, lui dis-je, à peine cicatrisée, vous cause-t-elle encore quelque douleur? — Mais elle me regarda avec des yeux, — avec des yeux comme je ne lui en ai pas encore vu, Tonino; à peine eussé-je jeté un regard sur leur éclat humide, qu'ils se cachèrent sous ses paupières de soie, comme la lune derrière un nuage sombre. Et alors elle se mit à soupirer du fond de sa poitrine, et cachant son visage pâle sous ces riches coussins, elle murmurait doucement, mais avec un accent si douloureux, que je faillis en pleurer : *Amare, amare. Ah! senza amore!* — Je m'accrochai à ses pieds, et je me mis à lui parler de toi. Elle se cachait toujours le visage, et ses soupirs devenaient de plus en plus fréquents. Je ne lui cachai pas que tu t'étais travesti pour conduire sa gondole, et que je ne pourrais résister à tes desirs qu'il t'entraînent auprès d'elle. Quel tour de larmes s'échappa de ses yeux! Elle s'écria avec violence : Au nom du Christ, au nom de tous les saints! Je ne puis le voir; je t'en supplie, dis-lui qu'il n'approche jamais de moi. Il faut qu'il quitte Venise; qu'il parte, qu'il parte au plus tôt! — Il faut donc qu'il meure, ce pauvre Antonio! m'écriai-je à mon tour. En ce moment, le vieux Falieri entra dans la chambre, et me fit signe de m'éloigner. — Elle me repousse, elle me repousse loin d'elle! s'écria Antonio dans un profond désespoir. — Pauvre innocent! dit la vieille en riant. Ne vois-tu pas que la belle Annunziata t'aime de toutes les forces de son âme, qu'elle éprouve tous les tourments d'amour qui aient jamais déchiré un cœur de femme? Enfant, viens demain, à la nuit sombre, te glisser dans le palais ducal. Dans la seconde galerie, à la droite du grand escalier, tu me trouveras, et là, nous verrons ce qui se passera.

Le lendemain, lorsque Antonio, brûlant de désirs, franchit les hautes marches du palais ducal, il se sentit tremblant et éploré, comme s'il eût été sur le point de commettre un grand crime. Force lui fut de s'appuyer contre une colonne, à l'entrée de la galerie qui lui avait été indiquée. Tout à coup, il se vit environné d'un éclat de flambeaux, et avant qu'il pût s'éloigner, il se trouva devant le vieux Bodœri, qui s'avancait précédé par quelques pages portant des torches.

Bodœri le regarda attentivement; puis, il lui dit : — Ah! c'est toi, Antonio. Je sais pourquoi l'on t'a placé ici. Viens, suis-moi.

Antonio, convaincu que ses desseins avaient été trahis, obéit en frémissant. Mais quel fut l'étonnement d'Antonio, lorsqu'en entrant dans un appartement important, Bodœri l'embrassa, et lui parla du poste important qu'on allait lui confier, et dont Antonio devait s'emparer cette nuit même! Son étonnement se changea en inquiétude et en effroi, en apprenant que depuis longtemps une conspiration contre la seigneurie mûrissait dans l'ombre; que le doge lui-même était à la tête de la conspiration; et que cette nuit même il avait été résolu dans la maison de Falieri, sur la Giudecca, que le vieux Marino serait proclamé souverain absolu de Venise. Antonio contempla le vieux Bodœri dans un silence profond. Celui-ci avec colère : — Misérable traître, puisque tu as pénétré dans ce palais, tu n'en sortiras pas : il te faut mourir ou prendre les armes. Mais auparavant, voici celui à qui tu vas rendre compte de tes actions.

Une figure vénérable s'avança du fond de la salle. Dès qu'Antonio vit le visage de cet homme, qu'il n'apercevait qu'à la lueur incertaine des flambeaux, il tomba à genoux et proféra ces paroles : Ô seigneur du ciel, mon père Bertuccio Nénolo, mon digne protecteur! — Nénolo releva le jeune homme, le serra dans ses bras, et lui répondit d'une voix douce : — Oui, je suis Bertuccio Nénolo que tu as cru enseveli au fond de la mer, et qui s'est échappé à un peu de temps, de la captivité où le retenait Morbassan; Bertuccio Nénolo qui t'avait recueilli et qui ne pouvait prévoir qu'en son absence les serviteurs de Bodœri te chasseraient de sa maison. Pauvre enfant aveugle! tu hésites à prendre les armes. Arrive en toute casté despotique dont la cruauté t'a ravi ton père! Va dans la cour du Fontego, le sang dont tu verras encore les traces sur le pavé, c'est le sien! Lorsque le seigneurie loua aux marchands allemands les magasins du Fontego, il leur fut défendu d'emporter les clefs de leurs comptoirs, fut les voyagés qu'ils faisaient, et ils durent les déposer chez le Fontegaro. Ton père osa se soustraire à cet ordre, et durant son absence on trouva dans ses marchandises une caisse de faux ducats de Venise. En vain protesta-t-il de son innocence; en vain, assura-t-il que ses estenants, que le Fontegaro lui-même avait peut-être introduit cette caisse dans ses magasins pour le perdre, il fut condamné à mort et exécuté dans la cour du Fontego! J'étais l'ami de ton père, je te recueillis, et, pour te soustraire aux poursuites de la seigneurie, qui t'eût banni, je cachai ton nom. Maintenant, Antonio Dalbinger, il est temps de prendre les armes et de venger les mânes de ton père.

On sait que l'injure que Bertuccio Nénolo avait reçue de l'amiral Dandolo, qui l'avait frappé au visage, le décida à se liguier avec son gendre contre le patriciat. Nénolo et Bodœri résolurent de mettre le pouvoir dans les mains de Falieri, afin de le partager. Les conjurés concertèrent de répandre la nouvelle que la flotte génoise était entrée dans les lagunes. Dans la nuit, on devait sonner la grande cloche de Saint-Marc et appeler tous les citoyens à la défense de la république. À ce signe, les conjurés, dont le nombre était très grand, devaient s'emparer de la ville, égorger les principaux nobles et proclamer le nouveau souverain. Mais le ciel ne voulut pas que ce massacre eût lieu, et que l'orgueil irrité de Falieri renversât l'antique Constitution de Venise. Les réunions de la Giudecca, dans la maison du doge, n'avaient pas échappé à la surveillance du conseil des dix; mais il lui fut impossible d'apprendre quelque chose de certain. Cependant un des conjurés, un pelletier de Pise nommé Bentian, se sentit touché de remords; il voulut sauver du moins son patron, Nicolas Léoni, qui siégeait au conseil des dix. Vers le soir, il se rendit chez lui et le conjura de ne pas quitter sa maison dans la nuit, quelque chose qui arrivât. Léoni, agité de soupçons, retint de force le pelletier, et le força de lui découvrir tout le projet. Il appela alors Giovanni, Gradenigo et Marino Cornaro, et ils convoquèrent le conseil à Saint-Salvator, où on prit toutes les mesures pour étouffer la conjuration dès le premier moment de son exécution.

Antonio avait été chargé de se rendre à la cour de Saint-Marc, avec une troupe de conjurés, et de faire sonner la grosse cloche. En arrivant, il trouva l'édifice entouré de soldats de l'arsenal, qui se précipitèrent sur les arrivants. Les conjurés se dispersèrent en toute hâte, et Antonio lui-même prit la fuite. En marchant, il entendit derrière lui les pas d'un homme qui parvint enfin à le retenir. Antonio se disposait à le frapper de son poignard; mais à la lueur des flambeaux que portaient ses soldats, il reconnut Piétro.

— Sauve-toi! s'écria celui-ci : viens dans ma gondole, Antonio; vous êtes tous trahis. Bodœri, Nicolas Léoni, sont tombés au pouvoir de la seigneurie, les portes du palais sont fermées, et le doge est gardé dans son appartement.

Antonio se laissa entraîner dans la gondole sans prononcer un seul mot, tant il ressentait de douleur. On entendit des cris confus, un cliquetis d'armes, quelques clameurs isolées, puis tout rentra dans un effrayant silence. Le lendemain, le peuple, épouvanté, vit un spectacle fait pour glacer le sang dans les veines. Les corps des conjurés furent jetés, le poignard dans leurs plaies, sur la place du palais où se célébraient les solennités, du haut de la galerie où le doge avait assisté à la fête de l'Ascension, et [où] Antonio était descendu aux pieds de la belle Annunziata. Parmi les cadavres se trouvaient ceux de Mariano Bodœri et de Bertuccio Nénolo. Deux jours après, le vieux Falieri, condamné par le conseil des dix, fut exécuté au haut de l'escalier des géants.

Antonio s'était échappé sans obstacle, car personne ne le connaissait pour un des conjurés. En voyant trancher la tête du vieux Falieri, il poussa un cri d'horreur et s'élança dans le palais. Personne ne l'arrêta, tant la confusion était grande. À quelques pas de l'appartement du doge, il aperçut la vieille qui s'avança vers lui en pleurant et qui l'entraîna dans la chambre d'Annunziata. Antonio se jeta à ses pieds, couvrit ses mains de baisers, et versa d'abondantes larmes. Annunziata, qui était restée immobile et comme privée de vie, ouvrit lentement les yeux. Elle vit Antonio; tout à coup elle fit un mouvement convulsif, le serra contre son cœur, et s'écria en pleurant : « Antonio! Antonio!... que je t'aime; il est encore un bonheur sur la terre. Antonio, viens, fuyons loin de ces lieux pleins d'horreur. » — Et ils oublièrent, dans leurs baisers brûlants, et dans leurs serments répétés, les terribles événements de la nuit. La vieille les rappela enfin à eux et proposa de gagner Chiozza. Piétro les attendait déjà avec sa barque sous le pont du palais. À la nuit, Annunziata, voilée, sortit avec Antonio, et accompagnée de Marguerite portant une petite cassette qui renfermait les bijoux de la dogaresse. Ils arrivèrent au pont sans être remarqués et montèrent dans la barque. Antonio prit les rames; la lune brillait sur les vagues, et bientôt on gagna la pleine mer. Mais les vents commencèrent à mugir, de sombres nuages voilèrent les étoiles, et une affreuse tempête s'annonça sur l'horizon.

— Ô seigneur du ciel, viens à notre aide! s'écria la vieille.

Antonio ne pouvant plus soutenir les rames, passa son bras autour d'Annunziata qui, se réveillant tout à coup de sa profonde rêverie, le serra contre son sein. — Ô mon Antonio! s'écria-t-elle; et il n'y eut plus pour eux ni vent ni tempête : mais alors la mer, cette veuve jalouse du doge décapité, éleva ses vagues de chaque côté de la barque, comme deux bras gigantesques, et engloutit les deux amants dans ses abîmes sans fonds.

Marino Falieri

l'un des contes fantastiques

de E. T. A. Hoffmann (1776-1822)

a été traduit de l'allemand

par François-Adolphe Loève-Weimars

ISBN : 978-2-89668-340-6

© Vertiges éditeur, 2010

— 0341 —